

DOMINIQUE TRIMBUR\*

(Interview par Philippe Mesnard)

ENSEIGNER ET TRANSMETTRE LA SHOAH – ÉTAT DES LIEUX MULTIPLE ET ENJEUX DIVERS

À propos du 6<sup>e</sup> congrès international sur l'enseignement de la Shoah, Yad Vashem, Jérusalem, juillet 2008.

Il s'est agi de la 6<sup>e</sup> conférence internationale consacrée à l'enseignement de la Shoah, ou plutôt *Holocaust education*, puisque la plupart des prises de paroles étaient en anglais, hormis quelques sessions – c'était une nouveauté – en français et en espagnol. Cette manifestation était organisée par Yad Vashem, institution « phare » et centrale pour la mémoire de la Shoah, qui développe de plus en plus une activité pédagogique par le biais de séminaires réguliers. En juillet dernier a eu lieu la sixième édition de ces rencontres dont le rythme est biannuel. Le thème dominant était déjà annoncé dans le sous-titre : « enseigner la Shoah, combattre le racisme et les préjugés ». Cela signifiait que se concentrer sur l'enseignement de la Shoah comme fait historique ne suffit pas et qu'il est alors nécessaire de penser la Shoah comme leçon à tirer pour l'actualité et le futur.

Le sous-titre traduit – mais trahit certainement aussi – la double influence anglo-saxonne, qui est particulièrement prépondérante, et israélienne, avec un « message politique » au bon sens comme au mauvais sens (car bien des directives sont lancées et quelque chose de l'ordre d'une « propagande » s'effectue). La majeure partie des participants viennent de Grande-Bretagne, des États-Unis, d'Australie, mais aussi beaucoup d'Amérique latine, d'Espagne, d'Europe de l'Est. Fait qui signale cette nouvelle tendance que manifestent les pays de l'Est pour la pédagogie de la mémoire de la Shoah. Ainsi, des Russes, des Biélorusses, des Tchèques, des Polonais, des Hongrois étaient venus, certes, pour apprendre, mais aussi pour faire part de leur propre problème concernant la transmission et la connaissance de la Shoah. D'ailleurs, ces intervenants ont clairement insisté sur le fait que, dans ces pays, la mémoire communiste prévaut sur la mémoire de la

\* Historien, chargé de mission, Fondation pour la Mémoire de la Shoah, Paris.

Shoah. On est passé en 1945 du nazisme au communisme et la répression dont on se souvient le plus est celle qu'a exercée le régime soviétique.

Sur la forme, le congrès portait sur cinq jours au total. Le matin, on commençait par des grandes conférences de professeurs d'Université, de chercheurs à Yad Vashem ou de grands témoins qui étaient soit des survivants, soit des gens très actifs dans les domaines de la mémoire. Le propos était consacré à la théorisation et à l'information historique, ces matinées étaient aussi un grand moment pour la transmission du message israélien. C'est là que la voix officielle de Yad Vashem se manifestait. Dans le même registre, on a écouté une intervention officielle d'un chef d'État-major de l'armée de l'air israélienne qui a évoqué un « voyage de mémoire » mais aussi une démonstration de force qui avait été exercée par l'Armée de l'air israélienne survolant Auschwitz avec trois ou quatre avions de chasse. Durant les soirées également, le lien entre la Shoah et Israël, comme réponse à la Shoah, était affirmé. On insistait alors sur la centralité d'Israël et de Yad Vashem pour la préservation et la transmission de la mémoire de la Shoah.

L'après-midi était constitué de nombreux ateliers répartis dans les salles de cours de Yad Vashem. Ces moments étaient très riches. On y comptait environ 700 participants, 52 nations étaient représentées avec les dominantes que j'ai déjà signalées. Des responsables associatifs ou des enseignants expliquaient ce qu'ils faisaient pour transmettre la Shoah. Des représentants institutionnels étaient présents comme, par exemple, un membre de l'*Holocaust Memorial* de Washington qui a montré, à partir de clichés photographiques, comment mettre en place un dispositif pédagogique. Après cette mise en situation, il y eut des échanges et des discussions.

Pour ma part, la valeur ajoutée de cette rencontre tenait aux ateliers qui donnaient la possibilité de se confronter à des expériences multiples. Ce pouvait être ainsi un professeur d'école au Canada, en Australie ou bien des Suédois travaillant dans le cadre d'une association tentant de mettre en place des procédures permettant d'assurer la transmission de la Shoah lorsque les témoins auront disparu. Comme dans toute manifestation de ce genre, on y trouvait des approches très diverses, des niveaux également très disparates. La question principale qui traversait la plupart des débats était : comment assurer la transmission de la Shoah dans des contextes sociétaux de plus en plus marqués par le multiculturalisme ? Il y avait des expériences relativement banales parce qu'elles émanaient de sociétés dont le multiculturalisme est pour ainsi dire consubstantiel. Mais on assistait aussi à des témoignages de pratiques mises en difficulté, notamment dans le contexte européen et plus particulièrement francophone avec, en l'occurrence, une forte présence belge. Les questions inhérentes au multiculturalisme belge ont été nettement exposées, la partie wallonne s'était d'ailleurs beaucoup plus mobilisée. L'importance de l'extrême droite en Flandre a bien sûr été évoquée. Mais ce qui

revenait encore plus souvent concernait le multiculturalisme dû aux immigrations d'Afrique francophone et du Maghreb (situation comparable à la France). Comment transmettre la Shoah à ce public étant donné que la Shoah ne fait pas directement partie de leur histoire ni de leur culture, public au sein duquel agissent des groupes hostiles aux Juifs et par là même à la transmission de la Shoah ? Ces points étaient récurrents.

Le message central était bien qu'il fallait tirer les leçons de la Shoah pour elle-même, mais aussi et surtout pour sa portée universelle. Certes, ce questionnement est devenu très classique, mais cela signifie que l'on posait publiquement, au sein de Yad Vashem et d'Israël, la nécessité de tirer des leçons universelles de ce qui avait eu lieu contre le peuple juif. Parce que dans les situations de multiculturalisme, c'est par l'universel que l'on doit passer pour informer et concerner des publics qui ne sont pas préparés à entendre cette histoire. Ou qui ne sont pas les meilleurs « récepteurs » d'un tel message. Donc, pour assurer une meilleure transmission de la Shoah et de sa spécificité, il faut en révéler la dimension et la portée universelles.

S'exprimait aussi la nécessité de transmettre ce message pour contrer les fragilités de la démocratie. Préoccupations particulièrement récurrentes chez les représentants de l'Europe de l'Est. On sentait très bien que des risques existent toujours. Le souci était de mettre en avant Auschwitz comme paradigme, volonté à travers laquelle la Shoah devient un fondement dans notre culture, de nos valeurs et de notre civilisation contemporaines. On revient à ce que je signalais au début, à savoir faire d'Auschwitz et de la Shoah une clé des valeurs universelles.

Pour les points positifs, je dirai que l'intérêt d'une manifestation aussi importante permet d'avoir une vision claire des différentes manières d'enseigner la Shoah et de revenir sur les difficultés qui existent pour cet enseignement, de même que sur la pluralité des expériences. Pour la plus grande majorité, c'est à des gens de terrain que l'on avait affaire. On pouvait ainsi discerner les difficultés et les facilités dans la pratique même, ce qui pouvait être surmonté. Certains des dispositifs ne sont pas si compliqués à mettre en place. Ainsi, un atelier animé par un enseignant de Halifax avait permis de créer un musée de la Shoah dans sa salle de classe. Ce n'était pas du tout ce que l'on pourrait penser : des images, des textes ou des enregistrements de témoignages. Il s'agissait d'un alignement de six millions de trombones. Cette « trouvaille » avait assez bien fonctionné dans la classe et au-delà (l'espace de la classe ne suffisait pas). D'autres classes ont été mobilisées, des parents sont même venus le samedi apporter une aide. L'opération a eu un franc succès surtout qu'à Halifax, peu sont directement concernés par la Shoah. Une autre préoccupation qui a fortement été débattue et exposée portait sur la transmission de la Shoah dès lors que les survivants auront disparu. Une préoccupation constante. Par ailleurs, si au départ de ces journées, on notait un franc positionnement politique de la centralité d'Israël dans la mémoire de la Shoah –

c'est ce sur quoi j'ai insisté précédemment –, cela s'est trouvé fortement nuancé au fur et à mesure qu'avançait le colloque. Ainsi, un des membres de la Knesset, qui est venu intervenir, a clairement rappelé que, durant les premières années d'Israël, la société et les politiques ont été peu à l'écoute des survivants, qu'il y a eu un refus unanime d'histoires non héroïques au privilège de celles, par exemple, des résistants du ghetto de Varsovie. Tout cela a été dit devant un large public.

Pour les points négatifs. Cela tenait au contexte, peut-être de Jérusalem, peut-être de Yad Vashem, surtout cela tenait à l'environnement anglo-saxon qui dominait : l'émotionnel était particulièrement mis en avant. Trop à mon avis. Lors de moments officiels comme l'ouverture du congrès le dimanche soir, on insistait fortement, aussi bien dans les discours qu'avec les vidéos projetées, sur cette émotion. La Shoah transitait par l'émotion. Ce qui n'est pas très constructif car l'émotion passe et une fois passée, il ne reste pas grand-chose. Point négatif aussi, en lien avec les émotions, est le risque de la création d'icônes. Si précédemment j'ai parlé d'Auschwitz comme paradigme, en revanche, on remarquait aussi des focalisations sur certains personnages qui pouvaient faire penser à l'édification d'un culte des saints. Par exemple, l'image du petit garçon de Varsovie qui lève les bras. Cette image a été reprise dans un exposé de et sur un artiste juif américain, Samuel Bak, qui a utilisé cet icône à satiété dans ses œuvres ; cela tournait alors véritablement à une iconologie de la Shoah. Point négatif, utilisation de mêmes figures pour mobiliser les esprits, utilisation aussi des options idéologiques – c'est, je l'ai déjà mentionné, le trait d'union entre la Shoah et Israël –, ce qui vu de l'extérieur peut poser question.

Un point négatif encore était parfois l'insistance sur l'enveloppe plus que sur le contenu. Ce qui a été remarqué par quelques participants. On insistait plus sur la communication que sur le message lui-même. C'est encore très lié à cette histoire d'émotion. On croit que pour toucher les gens, il faut leur faire verser les larmes. Ce n'est pas sans poser de vraies questions. Cela renvoie d'ailleurs au débat français qui avait eu lieu après la proposition de parrainage proposée par Nicolas Sarkozy. Certains participants ont insisté sur la transmission de contenu plutôt que de formes émotionnelles, soulignant en cela que ce qui avait eu lieu lors de l'Université d'été du Mémorial de la Shoah avait été beaucoup plus performant. Mais, a contrario, j'ai entendu des regrets concernant cette Université disant que justement il y avait eu trop d'informations, que l'on avait été trop dans l'ex-cathedra, avec un déficit de participation interactive. Ceci dit, même s'il ne devrait pas y avoir de centralité et de monopole en ce qui concerne l'enseignement et la transmission de la mémoire de la Shoah, Yad Vashem reste un formidable terrain d'initiative. On va également dans le sens d'une universalisation, depuis les années 2000, avec l'organisation très régulière de projets avec des survivants du génocide du Rwanda. Là, effectivement, la volonté d'ouverture correspond au message d'universalité de la Shoah répété très régulièrement.